

Connaissiez-vous pour cet effet un moyen plus efficace que celui dont se servent les Égyptiens ? — Quel est-il ? — C'est de consacrer toutes les danses et tous les chants... Nous déterminerons les hymnes et les danses dont chaque sacrifice doit être accompagné... Si, dans la suite, quelqu'un s'avait d'introduire, en l'honneur de quelque dieu, de nouveaux chants ou de nouvelles danses, les prêtres et les prêtresses, de concert avec les gardiens des lois, s'armèrent de l'autorité de la religion et des lois pour l'en empêcher; et, s'il ne se désistait pas de lui-même, tant qu'il vivait, tout citoyen aurait droit de le traduire devant les juges comme coupable d'impieété... Quelques étranges que la chose paraissent, elle demeure arrêtée que les chants seront chez nous autant de lois. Nous voyons que les anciens ont appelé du nom de lois les airs qu'on joue sur le luth; peut-être qu'en cela ils n'étaient guère éloignés de penser comme nous, et que celui qui leur donna le premier ce nom, entrevit, soit en songe, soit bien éveillé, la vérité de ce que nous avons dit.

Platon avait posé les fondements de la science du beau, mais il n'avait pas tenté de le bâtir, raison M. Lévy, « construit un édifice de principes complets, corrects, bien ordonnés, dont un regard embrasse l'ensemble et dont une habile distribution permet de visiter successivement et d'étudier au fond, non seulement toutes les parties. » Pour cette seconde tâche, Aristote était l'homme qu'il fallait. Employa-t-il ses rares facultés d'observation, d'analyse, de classification, son génie méthodique et organisateur à consigner de toutes pièces la science dont son maître avait préparé et rassemblé les matériaux? Deux textes nous l'affirment. Le premier est d'Aristote lui-même, le voici : « Puisque le bon et le beau sont deux choses différentes (car le bon est surtout dans les actes; le beau réside même dans ce qui ne suppose pas de changement), on a tort de prétendre que les sciences mathématiques ne disent rien sur le beau et le bon. Au contraire, elles en parlent mieux et plus clairement que toutes les autres sciences. Parce qu'elles n'emploient pas les mots, montrent très-bien l'idée de la chose, on ne dira pas pour elles qu'elles n'y entendent rien. Or, les formes essentielles du beau sont l'ordre, la symétrie, la détermination, qui sont précisément l'objet principal des mathématiques; et puisque ces principes (je veux dire, par exemple, l'ordre et la détermination) sont évidemment causes d'une foule de choses, les mathématiques, à quelque égard, peuvent désigner, et par conséquent servir, à définir ces choses. » Ces derniers mots indiquent, il est vrai, qu'un projet; mais on peut croire que ce projet fut exécuté, puisque, dans son catalogue des ouvrages d'Aristote (et c'est là notre second texte) Diogène dit qu'il y a un traité sur le beau. On doit regretter que cet ouvrage soit perdu. Mais il nous reste dans la *Poétique* une application très-précieuse et très-remarquable des principes qu'il contenait. Aristote nous a laissé du beau une définition brève, nette et ferme. Cette définition s'ébauche dans le passage de la *Métaphysique* que nous venons de citer et où il est dit que les formes essentielles du beau sont l'ordre, la détermination (τὸ εὖ καὶ τὸ κάλῳς κέλεται αὐτῶν τὰ ἴδια καὶ ὁμοειδῆ). Elle se complète, s'achève et s'affirme dans les termes les plus précis au septième chapitre de la *Poétique*. « Comme un être, dit Aristote, ou une chose composée de parties diverses, ne peut avoir de beauté qu'autant que ses parties sont disposées dans un certain ordre, et qu'elles ont en outre une dimension qui ne peut être arbitraire, puisque le beau consiste dans l'ordre et la grandeur (τὸ εὖ καὶ τὸ μέγεθος καὶ τὰ ἴδια ἴσθι), il s'ensuit, etc. »

Comment Aristote entendait-il ces deux conditions du beau, la grandeur et l'ordre? Dans le passage du septième chapitre de la *Poétique* déjà cité, la grandeur signifie une certaine étendue dans les limites de laquelle la grandeur doit se renfermer afin de ne pas durer plus longtemps qu'il ne peut embrasser la mémoire du spectateur. « Un bel être ne saurait être ni excessivement petit, car on ne verrait que confusion, parce que la vue se produirait dans un instant presque imperceptible; ni démesurément grand, car on ne pourrait en avoir une vue d'ensemble, et l'unité et le tout que cette vue devrait nous donner échapperait à nos regards; par exemple, si l'objet avait dix milles de long, comme un être vivant (ὁστέον ζῶον) que cette imitation provoque le plaisir qui lui est propre. »

Esthétique d'Aristote est idéaliste, comme celle de Platon. On a vu plus haut que, selon le philosophe de Stagyre, les personnages de la tragédie doivent être supérieurs au vulgaire. Voici un autre passage où la doctrine de l'idéal se trouve nettement confessée, où l'objet de la poésie est placé au-dessus de la réalité actuelle et de la réalité historique: « L'objet du poète est de raconter, non pas tout ce qui est arrivé, mais ce qui peut arriver, ou ce qui était possible, à considérer la vraisemblance ou la nécessité des choses. La

différence entre l'historien et le poète n'est pas l'emploi des vers ou de la prose; car on pourrait mettre en vers l'histoire d'Hérodote, et ce n'en serait pas moins une histoire avec les vers ou sans les vers. Mais la vraie différence est que l'un raconte ce qui a été, et l'autre ce qui aurait pu être. C'est là ce qui fait que la poésie est quelque chose à la fois de plus philosophique et de plus sérieux que l'histoire, puisque la poésie s'occupe davantage de l'universel que l'histoire, et que l'historien s'occupe davantage du particulier. L'universel, en général, c'est l'ensemble des paroles ou des actes qui conviennent à tel personnage donné, vraisemblablement ou nécessairement; et c'est le but où vise la poésie ou le poète. Les noms propres sur ces généralités. Le particulier, c'est, par exemple, ce qu'Alcibiade a fait ou ce qu'il a souffert. » Aristote est idéaliste encore en ce qu'il distingue fortement le beau de l'utile, à l'exemple de l'auteur du *Grand Hippias*: « Parmi les actes humains, les uns se rapportent au nécessaire, à l'utile; les autres se rapportent uniquement au beau. On ne recherche le nécessaire et l'utile qu'en faisant à chaque visage sa thèse propre, et en gardant sa ressemblance, embellissent leur modèle. De même, le poète, en représentant des caractères étonnants ou faibles ou des caractères extraordinaires, doit en faire des types ou de modèles, ni de fermeté, comme Agathon et Homère ont représenté leur Achille. »

Aux yeux d'Aristote, le second élément de la beauté était l'ordre, le lien entre les parties. Personne plus qu'Aristote n'a insisté sur l'extrême importance de l'unité; il l'a présentée sous toutes ses faces: il la recommandée sous tous ses aspects. Une première espèce d'unité qui doit être observée, c'est la convenance du caractère d'un être relativement à la nature ou au genre de cet être. « Si, par exemple, remarque Aristote, il s'agit de peindre un caractère courageux, il faut faire attention qu'il n'est pas dans la nature d'une femme d'être courageuse et terrible comme l'homme. » Une autre espèce d'unité, c'est l'égalité dans un même caractère, cette permanence des mêmes penchants et des mêmes habitudes, cette production des mêmes actions qui fait que le même personnage se ressemble toujours à lui-même. Aristote estime que cette unité est une des beautés nécessaires de la tragédie. « Le quatrième point, dit-il, est l'égalité. En effet, quand même le personnage imité serait d'un caractère inégal, ce caractère, une fois donné, doit être également représenté dans toutes les scènes où il paraît; chaque caractère qui unit est, suivant Aristote, un élément essentiel de beauté; c'est aussi dans l'action de la tragédie et de l'épopée tout entière. Comme il a réclamé l'unité pour chacun des éléments du poème pris séparément, il l'exige pour le poème envisagé dans son ensemble. » Nous avons reconnu que la tragédie est l'imitation d'une action complète, et qu'il y a, de plus, à une certaine étendue; car, même sans étendue, une chose peut n'être pas moins complète. Complète est ce qui a un commencement, un milieu et une fin. Cette unité, semblable à celle d'un corps, d'un animal, d'un être vivant, se fera voir par le lien étroit qui rattache les parties du drame à une action unique, à un but, à un plaisir noble et pur, le vrai plaisir; tout ce qui procure des plaisirs inégaux peut concourir au but de la vie, et surtout peut être un moyen de délassement. Cependant, le vrai plaisir doit être supérieur à la vie; mais il a souvent besoin de repos et de jeu; et ne serait-ce que pour le simple plaisir qu'elle donne, ce serait un plaisir bon parti de la musique que de la prendre comme délassement. Toutefois, ce plaisir se trouve dans la musique, non point à cause des résultats qu'elle doit produire, mais seulement à cause de ce qui les précède, c'est-à-dire du travail et des soucis. « La musique et les beaux arts en général n'ont-ils d'autre fin que le délassement, l'agrément, le plaisir? Aristote ne le pense pas; il assigne à l'art un autre but, celui de développer et d'élever nos sentiments, et assurément une action aussi heureuse que puissante sur notre nature passionnelle et morale. « Quant à cette opinion commune qui recommande la culture de la musique, non pas pour elle seule, mais comme un moyen fort efficace de délassement, on peut se demander, tout en l'approuvant, si la musique est véritablement si secondaire, et si on ne peut lui assigner un plus noble objet que ce vulgaire emploi. Ne doit-on lui demander que de produire un plaisir excite chez tous les hommes? car on ne peut nier que lui ne procure un plaisir tout physique, charmant sans distinction tous les âges, tous les sexes, ou bien ne doit-on pas rechercher si elle peut exercer quelque influence sur les courirs, sur les âmes? Il suffirait, pour en démontrer la puissance morale, de prouver qu'elle peut exercer une influence sur l'âme, et qu'elle en fait un usage, quoiqu'elle ne l'ait pas toujours ainsi fait. »

Le poète est de raconter, non pas tout ce qui est arrivé, mais ce qui peut arriver, ou ce qui était possible, à considérer la vraisemblance ou la nécessité des choses. La

Ainsi la principale fin de l'art est d'exalter nos sentiments et nos passions. Mais n'y a-t-il pas dans cette exaltation passionnelle une source d'un trouble et d'un trouble des sens? C'était la pensée de Platon, et c'est

pour cela qu'il prescrivait la tragédie et l'épopée. Aristote ne partage pas cette manière de voir. Il est persuadé que, par la représentation des passions, le vertueux art est en même temps qui le véritable. Ce principe de l'épuration ou purification des passions par l'art caractérise l'esthétique d'Aristote et nous l'attire l'attention du lecteur. Nous le voyons d'abord posé d'une manière générale dans la *Poétique*. Aristote y attribue au chant une aussi soient belles; le beau ne saurait, en effet, résulter de l'assemblage de choses laides; il faut donc que la beauté soit répandue sur toutes les parties. Dans le même système, les couleurs qui sont belles, comme la lumière du soleil, mais qui sont simples et dépourvues de variété, sont préférées à la personne cèdent plus facilement que d'autres à ces impressions; et l'on peut voir, comme, après avoir entendu une musique qui veut à bouleverser l'âme, elles se calment tout à coup en attendant les chants sacrés: c'est pour elles une sorte de guérison et de purification morale. Ces brusques changements se passent nécessairement dans les âmes qui se sont laissées aller, sous le charme de la musique, à tant de plaisir; c'est pour elle une sorte de guérison et de purification morale. Ces brusques changements se passent nécessairement dans les âmes qui se sont laissées aller, sous le charme de la musique, à tant de plaisir; c'est pour elle une sorte de guérison et de purification morale. Ces brusques changements se passent nécessairement dans les âmes qui se sont laissées aller, sous le charme de la musique, à tant de plaisir; c'est pour elle une sorte de guérison et de purification morale.

— III. LE BEAU ET L'ART SELON PLATON. — Les beaux arts ont pour objet le plaisir et le bien. Cependant, on ne peut pas dire que les beaux arts ont pour objet le plaisir et le bien. Cependant, on ne peut pas dire que les beaux arts ont pour objet le plaisir et le bien. Cependant, on ne peut pas dire que les beaux arts ont pour objet le plaisir et le bien. Cependant, on ne peut pas dire que les beaux arts ont pour objet le plaisir et le bien.

juste proportion de leurs parties, elle ne saurait se trouver dans rien de simple; elle ne peut nécessairement apparaître que dans le composé; l'ensemble seul sera beau; les parties n'auront par elles-mêmes aucune beauté; elles ne seront belles que par leur rapport avec l'ensemble. Quant à l'imitation nous plait partout où elle se trouve, indépendamment de l'avantage que nous pouvons en retirer? L'homme n'aime-t-il que la figure des animaux dont il espère recevoir l'imité? La figure d'un cheval ou d'un bouf peut bien être un garant des services que le propriétaire a le droit de s'en promettre; mais sera-t-il le seul à être charmé de la beauté de ces animaux? Ne découvrirait-on pas de la beauté dans les plantes, les fleurs et les animaux dont l'usage nous est inconnu?

L'idée du beau est universelle. Ce qui le prouve, dit Huetcheson, c'est que tous les hommes aiment mieux l'uniformité dans les sujets les plus simples que son contraire, lors même qu'ils n'en espèrent aucun avantage. On n'a jamais vu un homme choisir, de propos délibéré, un trapeze ou quelque courbe particulière pour en faire le plan de sa maison, ou négliger le parallélisme et l'égalité dans la construction des murailles opposées, à moins qu'il n'y ait été obligé par quelque motif de convenance. De même, on ne s'est jamais servi de trapeze ou de courbes irréguilières pour les portes ou les fenêtres, quoique ces figures fussent également admissibles employées à même usage et souvent épargnées aux ouvriers du temps, du travail et de la dépense. Malgré la barbarie qui règne dans les modes, il ne s'en est jamais imaginé aucune où l'on n'ait pu remarquer quelque symétrie, ne fût-ce que dans la ressemblance des deux côtés du même habit et dans quelque convenance avec la figure du corps. Qui japerait ces choses n'est que dans le détail des fenêtres d'un même étage, ou dans celle des jambages de bras, des yeux ou des joues d'une maîtresse? En ce qui touche l'origine de l'idée du beau, Huetcheson réfute à merveille les opinions qui la font dériver de la coutume ou de l'éducation. Ce n'est pas, dit-il, la coutume ni l'éducation qui pourraient faire naître en nous le goût du beau; si nous ne possédions naturellement et antérieurement la faculté d'apercevoir. La coutume ne donne aucun sens nouveau. Jamais elle ne nous ferait trouver agréables les liqueurs et les remèdes qui nous ont été enlevés; elle ne nous ferait pas goûter les charmes de l'harmonie si nous n'eussions été sans oreilles. La coutume peut nous rendre capables d'avoir des idées plus compliquées et plus délicates, mais elle ne nous en donne pas de nouvelles.

— IV. LE BEAU SELON SAINT AUGUSTIN. — Après Platon et Aristote, saint Augustin nous nous intéressons à la question du beau à un examen philosophique. L'auteur des *Confessions* avait composé sur cette question un livre qui, malheureusement, est perdu; mais on trouve dans ses autres écrits, notamment dans le *Traité sur la musique*, saint Augustin résume sa théorie du beau dans cette phrase si souvent citée: « Le beau est une forme d'harmonie, un ensemble de sons qui se rapportent à une mesure, et par lequel on s'exalte à concevoir l'harmonie rationnelle, et de celle-ci pour s'élever à l'entendement. »

Après Platon et Aristote, saint Augustin nous nous intéressons à la question du beau à un examen philosophique. L'auteur des *Confessions* avait composé sur cette question un livre qui, malheureusement, est perdu; mais on trouve dans ses autres écrits, notamment dans le *Traité sur la musique*, saint Augustin résume sa théorie du beau dans cette phrase si souvent citée: « Le beau est une forme d'harmonie, un ensemble de sons qui se rapportent à une mesure, et par lequel on s'exalte à concevoir l'harmonie rationnelle, et de celle-ci pour s'élever à l'entendement. »

de toutes les plus hauts puissances; multiple, de la multiplicité des vertus infinies; beau, en un mot. C'est en pensant à ce caractère harmonieusement en un de l'essence de Dieu qu'il défini le beau en général par l'unité. Mais l'unité dont il fait la beauté (*pulchritudinis forma*) n'est évidemment pas l'unité simple et absolue: c'est l'unité synthétique et collective, l'unité jointe à la pluralité, à la variété. Il se plait à dire que la sagesse est Dieu est uniformément diverse et diversement uniforme. Dieu, beauté absolue, est, selon saint Augustin, le principe et la source de toutes les beautés qui sont dans le monde. Il n'y a point de plus excellent ouvrier que Dieu, ni d'art plus efficace que sa parole. Tout ce qui existe n'existe que par la forme, la mesure, le nombre, éléments de la beauté. Mais les choses ne tiennent pas leur forme d'elles-mêmes; elles la reçoivent de la forme éternelle, principe de tout être. Beauté suprême, forme des formes, Dieu a tout ordonné selon des proportions inaltérables, et c'est en quoi consiste la beauté du monde, beauté qui nous révèle le créateur et conduit notre âme au bien. Proportion, unité, ordre, loi, voilà les traits évidents de la beauté du monde. Tout cela est platonicien. Saint Augustin rappelle et prend son compte les spéculations de Platon et de l'école néoplatonicienne sur la forme éternelle, d'où doit être tout être, tout bien, toute beauté. « Platon, philosophe platonicien, dit-il, a touché la question de la Providence, et il lui suffit de la beauté des fleurs et des feuilles pour prouver cette Providence, dont la beauté est, en quelque sorte, l'âme. » Platon, philosophe platonicien, dit-il, a touché la question de la Providence, et il lui suffit de la beauté des fleurs et des feuilles pour prouver cette Providence, dont la beauté est, en quelque sorte, l'âme. »

Après Platon et Aristote, saint Augustin nous nous intéressons à la question du beau à un examen philosophique. L'auteur des *Confessions* avait composé sur cette question un livre qui, malheureusement, est perdu; mais on trouve dans ses autres écrits, notamment dans le *Traité sur la musique*, saint Augustin résume sa théorie du beau dans cette phrase si souvent citée: « Le beau est une forme d'harmonie, un ensemble de sons qui se rapportent à une mesure, et par lequel on s'exalte à concevoir l'harmonie rationnelle, et de celle-ci pour s'élever à l'entendement. »

— V. LE BEAU SELON SAINT AUGUSTIN. — Après Platon et Aristote, saint Augustin nous nous intéressons à la question du beau à un examen philosophique. L'auteur des *Confessions* avait composé sur cette question un livre qui, malheureusement, est perdu; mais on trouve dans ses autres écrits, notamment dans le *Traité sur la musique*, saint Augustin résume sa théorie du beau dans cette phrase si souvent citée: « Le beau est une forme d'harmonie, un ensemble de sons qui se rapportent à une mesure, et par lequel on s'exalte à concevoir l'harmonie rationnelle, et de celle-ci pour s'élever à l'entendement. »

Après Platon et Aristote, saint Augustin nous nous intéressons à la question du beau à un examen philosophique. L'auteur des *Confessions* avait composé sur cette question un livre qui, malheureusement, est perdu; mais on trouve dans ses autres écrits, notamment dans le *Traité sur la musique*, saint Augustin résume sa théorie du beau dans cette phrase si souvent citée: « Le beau est une forme d'harmonie, un ensemble de sons qui se rapportent à une mesure, et par lequel on s'exalte à concevoir l'harmonie rationnelle, et de celle-ci pour s'élever à l'entendement. »